

Guri Ellen Barstad  
Universitetet i Tromsø

### Isabelle Eberhardt ou l'invention de soi

Née en Suisse en 1877 de parents russes, et devenue Française en 1901 par son mariage, Isabelle Eberhardt meurt dans l'inondation d'Aïn-Sefra à l'âge de 27 ans. Pendant une grande partie de son existence, elle mène une vie de nomade en Afrique du Nord, revêtue de son identité préférée, celle du Maghrebin Mahmoud Saadi. A son actif elle a un grand nombre de nouvelles, un roman inachevé, des articles, des récits de voyage et sa correspondance qu'elle considérait comme une partie de son œuvre.

Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, vie réelle et œuvre fictive semblent indissociables. Comme les dandys de cette Europe qu'elle a quittée, elle fait de sa vie sa plus grande œuvre. La vie est «un tissu d'histoires racontées»<sup>1</sup>, écrit Paul Ricœur. Ces histoires que l'individu raconte sur lui-même peuvent être vraies ou fictives, mais l'identité narrative assure la permanence du moi à travers ses changements. A défaut d'une substance identitaire, le sujet construit son identité provisoire en se racontant.

Toute la vie d'Isabelle Eberhardt est marquée par un projet dominant: se créer un destin, s'inventer une vie. Sa vie et son œuvre illustrent à merveille cet enchevêtrement de fiction et de réel qui marque toute existence humaine, dynamisme créatif qui représente une problématisation de toute frontière facile entre rêve et réalité: la réalité intérieure, notre image de nous-mêmes, n'est-elle pas aussi «vraie» que la réalité visible?

Chez Isabelle Eberhardt la réalité semble donc participer du même dynamisme créatif que son œuvre de fiction; elle ne cesse de créer son identité dans une existence qu'elle semble considérer comme la page blanche de l'écrivain: un vide qu'il s'agit de remplir. Tous les événements de la prétendue réalité deviennent de véritables catalyseurs d'activité créatrice: à un moment donné, le monde et les actes ne servent plus uniquement un but pratique mais prennent une autre allure, ouvrent des espaces insoupçonnés, quittent pour ainsi dire leurs origines, leurs attaches réelles, pour se refaire une vie dans une autre «réalité»: ils entrent dans le domaine de la création, de l'imbroglio et des réalités parallèles.

Tout d'abord, ce sentiment de vide, de page blanche, semble chez Isabelle Eberhardt lié à sa situation familiale: dès le début, son identité est incertaine. Déclarée à sa naissance «enfant illégitime», ne connaissant la Russie, le pays de sa mère que par les livres, la langue maternelle et les souvenirs de famille, elle se considère sans patrie, déracinée, paria ... Cette accumulation de manques où tout est fiction l'incite à une quête identitaire qui se double d'une créativité dramatique et mystificatrice. Elle déploie son talent d'écrivain et son imagination dans les situations de la réalité.

---

<sup>1</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, p. 356.

Dans son histoire personnelle, le pouvoir énigmatique de la fiction et de l'imagination se voit partout: les personnages qu'elle rencontre dans la vie réelle en arrivent à se transformer en miroir, lui renvoyant son image et reflétant des aspects d'«elle-même», voire à «se fictionnaliser» et se métamorphoser en véritables personnages de roman. De même les événements de la vie réelle deviennent-ils prétextes à des élaborations narratives: par exemple, à partir de la fugue de son demi-frère, Augustin, se forment des ramifications vers d'autres récits. Tout d'abord, cette fugue devient un peu la sienne par procuration. La relation avec le frère est vécue comme une symbiose, ils ont la même âme, dit-elle: homme, il peut rejoindre la Légion en Algérie, tandis qu'elle-même joue le rôle traditionnellement féminin en restant, surveillée, à la maison, réduite à déployer son talent créatif à inventer des scénarios, à introduire le romanesque dans la vie quotidienne. Le frère devient le héros d'un drame où l'enjeu est de sauver l'honneur et de ne pas commettre l'infâmie de la désertion. Dans des lettres passionnées elle lui dicte sa conduite et l'imagination se libère dans la fiction et les stratagèmes. Comme Augustin ne réagit/répond pas toujours aux imbroglios imaginés par sa sœur, celle-ci réussit, sous l'identité inventée du matelot Podolinsky à entrer en contact avec Edouard Vivicorsi, un marin de Toulon qui se trouve à Alger avec Augustin. Cette correspondance devient pour Isabelle Eberhardt un véritable voyage, où elle quitte son identité et son genre féminin pour vivre une autre partie d'elle-même avec cet ailleurs que représente, de par son langage populaire, sa classe sociale, et sa vie aventureuse, le matelot Vivicorsi. Celui-ci devient l'aventurier qu'elle voudrait inscrire dans le roman de sa propre vie. Pour Vivicorsi, le récit épistolaire qu'il fait de sa vie, est une accumulation de mensonges, déclenchée par ce catalyseur que représentent les lettres et les questions pressées de son correspondant. Omettant d'avouer qu'il a échoué à Alger pour raisons de mauvaise conduite, il fait de lui-même l'aventurier courageux qu'Isabelle Eberhardt alias Podolinsky voudrait connaître: c'est ainsi qu'elle revêt de façon mystérieuse le rôle d'un metteur en scène. Vivicorsi fait alors le récit fictif de sa vie, et sur un autre plan ce récit est peut-être aussi vrai que la vie que lui connaît son entourage... Double mascarade: les deux correspondants, chacun sans soupçonner la mystification de l'autre, inventent des histoires, des aventures, s'inventent autres. Ainsi les nombreux pseudonymes d'Isabelle Eberhardt ne sont-ils pas simplement des noms, ils se placent dans un contexte narratif, prennent vie, et deviennent des personnages dans une situation mi-fictive, mi-réelle. Jeu des pseudonymes également lorsque notre héroïne rédige des lettres qu'elle envoie en même temps à un étudiant en médecine, au frère de celui-ci et même au cousin, demeurant tous à la même adresse. Enigme totale: même écriture mais signées d'une variété de pseudonymes tantôt masculins tantôt féminins... La confusion est totale chez les destinataires, qui du coup se retrouvent eux-mêmes dans le double rôle de lecteurs d'un roman à énigme et d'inventeurs de fiction, s'imaginant toutes sortes d'explications à ce mystère. «A qui avaient-ils affaire? A un homme? A une femme?....

Fiction aussi lorsque elle écrit sur ses cartes de visite: «Nicolas Podolinsky, publiciste», ou encore la photo où elle pose en marin français, prêt à s'embarquer sur le Vengeur. D'autres portraits nous la montrent en costume oriental, en bédouin, en Tunisien, ou en Mahmoud Saadi: une «silhouette de vieux bédouin baroudeur mâchonnant sa cigarette»<sup>2</sup>. Elle parle d'elle-même au masculin, et se promène à Genève habillé en homme.

En Afrique aussi, c'est par la mascarade qu'elle atteint le vrai en elle-même et dans la vie extérieure, c'est en Mahmoud Saadi qu'elle peut entrer à la mosquée avec les hommes et qu'elle pourra même recevoir l'initiation de la confrérie de la Quadriya. Point culminant de la fusion fiction - réalité, Mahmoud Saadi représente toutes les qualités mises en scène dans son œuvre. Ce pseudonyme qui finira par l'emporter sur tous les autres, rappelle le poète voyageur de Chiraz, qui, au XIII<sup>e</sup> siècle prônait l'amour, «le renoncement et l'art de se gouverner soi-même»<sup>3</sup>. Le nom complet de Mahmoud Saadi est aussi un signal: Isabelle Eberhardt se désigne par là comme poète et en même temps cette poésie concerne la création de sa propre vie. La fiction virile de Mahmoud Saadi devient pour elle un moyen de vivre son moi dans sa multiplicité et ses contradictions. Masquée, elle peut aller derrière les masques sociaux, ce qui facilite aussi son travail de journaliste. D'un autre côté, sa vie non-traditionnelle éveille rapidement la suspicion de certains colons français qui se mettent à la surveiller.

Dans le projet d'une invention de soi, cette identité choisie et publiquement proclamée de Mahmoud Saadi, doublée de l'identité d'un journaliste dérangeant signant de ce nom, c'est comme un engagement, une promesse. Selon l'éthique de Paul Ricœur, le maintien ou l'unité de la personne, se fait par la promesse tenue, la parole donnée se concrétisant dans les deux mots: «me voici...» Au milieu des tourbillons de la variation, il reste quelque chose de fixe.

Sous tous les aspects, la quête imprègne toute la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Dans la nouvelle «Légionnaire» comme dans le roman Trimardeur, le destin d'un jeune homme russe est une mise en scène de son propre cheminement. Seul dans le monde, le héros, Dmitri Orshanow, est à la recherche d'une patrie. Véra, la femme qu'il aime, a quelque chose d'Isabelle Eberhardt: studieuse et raisonnable; Dmitri, mal dans sa peau et désirent violemment la liberté, tient de son frère Augustin. Véra se laisse tout de même tenter par Dmitri, et s'ouvre pendant un instant au souffle d'air frais d'une autre vie. Mais Véra n'aime pas assez la liberté, et le jeune homme finit par choisir la route pour maîtresse: «Dmitri, apaisé enfin, résolu de s'en aller, d'élargir son rêve, de posséder, en amant et en esthète, la vie qui s'offrait si belle»<sup>4</sup>. Comme Augustin (et Isabelle dans ses rêves) il devient légionnaire. Alors Dmitri est aussi Isabelle Eberhardt, sa partie masculine, avide de liberté et d'aventures. Encore une fois elle a mis en scène ses contradictions.

---

<sup>2</sup> *Ecrits sur le sable*, p. 10-11.

<sup>3</sup> *Isabelle Eberhardt. Ecrits intimes*, p. X.

<sup>4</sup> *Ecrits sur le sable*, p. 278.

La route semble une image de la vie inventée: le destin choisi et aimé, la liberté, l'espace illimité. «[...] la route amie, la maîtresse tyrannique, ivre de soleil»<sup>5</sup> qui «serpente, longue, blanche, vers les lointains bleus, vers les horizons attirants»<sup>6</sup>. La route est l'avenir, les possibilités... Isabelle Eberhardt voyage toujours près du sol, à pied, à cheval. Cette proximité de la route donne bien sûr une impression d'être plus proche de l'autre, et de l'ailleurs convoité. Pour Isabelle Eberhardt il s'agit aussi d'un acte d'amour: suivre la lenteur de la route, correspond à la langueur amoureuse... En Afrique, le désert devient une nouvelle page blanche sur laquelle elle projette son imaginaire, un nouveau miroir dans lequel elle se mire.

La relation d'Isabelle Eberhardt avec l'Afrique du Nord est une relation d'amour, assurant pour elle une complétude convoitée, et dans ses descriptions très visuelles, très langoureuses et sensuelles, son regard sur l'Afrique est une contemplation ou un regard amoureux. Comme la route, «la maîtresse tyrannique»<sup>7</sup>, mais adorée, l'Afrique apparaît comme la femme aimée... Et cet amour est réciproque: «Pour accueillir Orschanow qui l'aimait sans la connaître et qui la désirait, la terre d'Afrique s'était faite ce jour-là superbe et souriante royalement»<sup>8</sup>. Orschanow, c'est aussi Mahmoud Saadi, alias Isabelle Eberhardt qui, dans son rôle d'amant suit le code du héros voyageur romantique conquérant la femme «indigène». Dans sa vie réelle, double subversion: c'est la femme réelle qui conquiert l'homme «indigène», Slimène, perfectionnement de sa première moitié perdue, le frère Augustin.

Terminons sur la proclamation de cette identité par Isabelle Eberhardt elle-même, dans un cri du cœur où elle exprime l'importance de cette identité choisie et l'essentiel de ses aspirations pour une vie qui, à l'instar de la configuration narrative est conçue jusqu'à sa limite, jusqu'à sa clôture: «En cet instant, comme d'ailleurs à toute heure de ma vie, je n'ai qu'un désir: revêtir le plus vite possible la personnalité aimée qui, en réalité est la vraie, et retourner là-bas, en Afrique, reprendre cette vie-là... Dormir dans la fraîcheur et le silence profonds, sous l'écroulement vertigineux des étoiles [...] Ainsi, nomade et sans autre patrie que l'Islam; sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sombrement douce de mon âme, je continuerai mon chemin à travers la vie, jusqu'à ce que sonne l'heure du grand sommeil éternel du tombeau...»<sup>9</sup>

Sur cette terre d'Afrique elle assume et sa masculinité et sa féminité, à tel point que son mari Slimène la présentait de la sorte: «Voici Isabelle, ma femme, et Mahmoud, mon compagnon».

---

<sup>5</sup> «Le Vagabond», id., p. 376.

<sup>6</sup> «Cheminau», id., p. 318.

<sup>7</sup> voir note 5.

<sup>8</sup> *Trimardeur*, id., p. 480.

<sup>9</sup> Cité dans *Isabelle Eberhardt. Ecrits intimes*, p. V-VI.

**Bibliographie/Références**

- Eberhardt, Isabelle & Barrucand, Victor. 1996: *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Arles: ACTES SUD. «Terre d'aventure».
- Eberhardt, I. 1998: *Ecrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés*. Paris: Editions Payot & Rivages.. Edition établie et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu.
- Eberhardt, I. 1990: *Ecrits sur le sable (Œuvres complètes II)*. Paris: Bernard Grasset. Edition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu.
- Charles-Roux, E. 1988: *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*. Paris: Grasset..
- Ricœur, P. 1985: *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris: Editions du Seuil.
- Ricœur, P. 1990: *Soi-même comme un autre*. Paris: Editions du Seuil.
- Smith, S. *Moving lives. 20th-Century Women's Travel Writing*. Minneapolis – Londres: University of Minnesota Press.
- Tournier, M.. 1981: Isabelle Eberhardt ou la métamorphose accomplie. *Le vol du vampire. Notes de lecture*: 211-217. Paris: Idées/Gallimard.